



LITTÉRATURE

Mordecai Richler et *Le Monde de Barney*
Page F 3



LITTÉRATURE

Le succès de *Purge*, un roman de Sofi Oksanen
Page F 5

LIVRES



PHOTO AFP ARCHIVES / DESSIN DE JEAN GENET: TIFFET

Jean Genet, la littérature par effraction?

«C'est un professionnel de l'évasion atteint de débilité mentale.» Le jugement du fonctionnaire est sans appel; il apparaît en 1934 dans le dossier de l'Assistance publique du pupille Jean Genet, alors presque âgé de 24 ans, qui sollicite une aide d'appoint de l'État entre deux affectations de son régiment, après plusieurs infructueuses tentatives d'embauche à gauche et à droite. Heureux fonctionnaire, fonctionnaire clairvoyant qui, comme M. Jourdain faisait de la prose, fait de la critique littéraire sans le savoir: n'est-ce pas là, en effet, la plus juste définition que l'on puisse donner d'un écrivain?

MARIE-ANDRÉE LAMONTAGNE

Le 19 décembre, il y a tout juste un siècle, une jeune femme de 22 ans, Gabrielle Genet, ouvrière-lingère venue de Lyon et montée à Paris, accouche à l'hôpital, dans la solitude la plus complète, d'un petit garçon qu'elle appellera Jean et qu'elle n'aura d'autre choix que d'abandonner quelques semaines après sa naissance. Et c'est bien parce qu'en l'enfant aussitôt né commencèrent à prendre forme — n'en doutons pas une seconde, car ainsi naissent les grandes œuvres — *Miracle de la rose*, *Notre-Dame-des-Fleurs* ou *Journal du voleur* que la machine éditoriale commémorative, en cette fin d'année 2010, peut s'emballer en multipliant hommages, souvenirs, rééditions et exhumation de textes anciens. Tous ces ouvrages sont les bienvenus s'ils donnent envie au lecteur, dopé à la prose sèche de notre temps, façon mode d'emploi pour semi-illettrés, de s'abreuver au lyrisme maîtrisé de l'un des plus grands écrivains du XX^e siècle.

Le poncif est lâché. Ne le retenons pas. Tordons-lui plutôt le cou en ouvrant l'envoûtant *Querelle de Brest*, paru en 1953. «*Cette aventure, nous l'avons voulu présenter au ralenti. Notre but*

n'étant pas de causer au lecteur une impression d'effroi mais de faire pour ce meurtre ce qu'obtient quelque fois le dessin animé.» L'enchantement du malheur, la ronde de nuit que chacun ici-bas se sait condamné à reprendre, qui les dira mieux que le matelot Querelle, peint en figure d'ange exterminateur dans le port de Brest? Le cinéaste Fassbinder ne s'y trompe pas en 1983, lorsqu'il privilégie dans son adaptation la part allégorique d'un roman à laquelle l'homosexualité masculine sert de trame. Gallimard non plus, qui reprend maintenant *Querelle de Brest* dans «L'imaginaire», où il figurait déjà, cette fois avec le DVD du film.

Désolé, mesdames et messieurs les psy, Jean Genet n'a pas eu une enfance spécialement malheureuse. Sous le titre *Jean Genet matricule 192.102*, Albert Dichy et Pascal Fouché documentent les premières années de Genet, jusqu'à sa sortie de prison en 1944, et enrichissent la première chronologie qu'ils avaient fait paraître à son sujet en 1988. C'est que dans l'intervalle ils ont eu accès à son dossier de pupille de l'Assistance publique et à d'autres documents qui permettent de corriger quelque peu la figure exaltée du criminel en écrivain de génie, figure dans laquelle voudront l'enfermer, avec les meilleures intentions du monde, ses défenseurs, les Cocteau, Picasso, Sartre sur-

tout, qui ne s'embarrasse pas de demi-mesure en écrivant son *Saint-Genet, comédien et martyr*.

Les documents parlent. Jean Genet fut bien traité dans la famille de petits artisans du Morvan qui le recueillit six mois après sa naissance. En classe, il était un bon élève, surtout en français. Il était toujours plongé dans un livre. Car les écrivains, mesdames et messieurs les psy, pour mieux être des affabulateurs, sont d'abord des lecteurs assoiffés, respectueux de la langue, instrument de leur libération — c'est Genet qui l'affirme ailleurs —, qu'ils ambitionnent de servir à leur façon. S'ils volent — des mouchoirs, des livres —, s'ils fuguent, s'ils sont rattrapés, s'ils vont en prison, s'ils sont engagés volontaires dans l'armée française et se réjouissent d'être affectés à Damas, à Beyrouth ou en Algérie, en somme le plus loin possible d'une métropole détestée, c'est que tout cela relève du malentendu.

Pourquoi? Parce qu'ils sont déjà ailleurs où on les attend, en train d'écrire non pour faire de la littérature, mais «*pour sortir de prison*», affirmait Genet tout simplement, et que, comme un funambule, ils se promènent «*là, sans balancier, où n'auraient jamais l'idée d'aller les carreleurs ni les notaires*». Écrit

VOIR PAGE F 2: GENET



Écrivez prudemment

Un correcteur grammatical • Douze grands dictionnaires • Onze guides linguistiques
Antidote, c'est l'arsenal complet du parfait rédacteur qui s'ajoute directement à vos logiciels préférés. Que vous rédigez une lettre ou un courriel, cliquez sur un bouton et trouvez rapidement réponse à toutes vos questions. Si vous écrivez en français à l'ordinateur, Antidote est fait pour vous.

www.antidote.info

Les écrivains, mesdames
et messieurs les psy, pour mieux être
des affabulateurs, sont d'abord
des lecteurs assoiffés, respectueux de
la langue, instrument de leur libération

100 ANS



LIVRES

GENET

SUITE DE LA PAGE F 1

pour Abdallah, artiste de cirque qui fut le grand amour de Genet, *Le Funambule*, pour la première fois repris dans une édition séparée depuis sa publication dans la revue *Preuves* en 1957, devrait être médité par tout apprenti scribouilleur en raison de ce qu'est bel et bien ce texte profond: l'art poétique d'un écrivain équilibriste qui refuse la pose subversive si en vogue chez tant de créateurs et s'emploie à avancer seul sur son fil de fer, au risque de tomber. D'ailleurs, il tombe.

Tahar Ben Jelloun avait 30 ans quand, le 5 mai 1974, en raison de ses travaux sur les travailleurs immigrés en France, il reçoit le coup de fil d'un Genet de 64 ans, célèbre, assailli d'importuns, sans domicile fixe, ni meubles, ni biens matériels, à l'abri du besoin pourtant grâce aux revenus de ses livres, généreux avec ses jeunes protégés maghrébins pédagogiquement (au sens grec du terme) entretenus. Les deux hommes se fréquentèrent pendant 15 années, jusqu'à la mort de Genet en 1986, avec des éclipses dues au caractère insaisissable de l'ainé. L'évocation littéraire est un genre périlleux: mise à distance critique, pudeur dans l'amitié, justesse de la voix éteinte peuvent se révéler autant d'écueils. Tahar Ben Jelloun a su les éviter dans *Jean Genet, menteur sublime*, ouvrage qui n'arrive pas à être opportuniste en dépit des circonstances commémoratives de sa rédaction. C'est que ce récit d'apprentissage un brin décousu, lucide, toujours sensible, est aussi une leçon d'écriture et une maïeutique: il s'agit d'apprendre à être soi-même. Et Genet ne va pas vous simplifier la vie. Défenseur aveugle des Palestiniens et des Noirs américains parce qu'opprimés, volontiers de mauvaise foi, élevant la trahison et le mensonge au rang d'esthétique, Narcisse prônant l'écoute d'autrui plutôt que de soi et se mettant hors d'atteinte tout aussi bien, tour à tour porté aux nues et attaqué, ce qui revient parfois au même, refusant de s'encombrer d'une œuvre qui doit pouvoir demeurer sans importance aux yeux de celui qui l'écrit, cela affirmé sans fausse humilité, ce Genet-là indique une voie enchevêtrée, où fuir, toujours.

Collaboratrice du Devoir

■ Quelques titres publiés dans la foulée du centenaire de Jean Genet:

QUERELLE DE BREST
Accompagné du DVD du film de Fassbinder (édition limitée)
Jean Genet
Gallimard, «L'Imaginaire»
Paris, 2010, 288 pages

LE FUNAMBULE
Jean Genet
Gallimard, «L'arbalète»
Paris, 2010, 48 pages

JEAN GENET MATRICULE 192.102
Albert Dichy et Pascal Fouché
Chronique des années 1910-1944
Gallimard, «Les Cahiers de la NRF»
Paris, 2010, 464 pages

JEAN GENET, MENTEUR SUBLIME
Tahar Ben Jelloun
Gallimard
Paris, 2010, 224 pages

BECKETT ET GENET, UN THÉ À TANGER (THÉÂTRE)
Gallimard
Paris, 2010, 118 pages

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Des chrysanthèmes tatoués sur la peau

Le livre s'ouvre sur une lettre d'un père à sa fille. Il est là-bas, au Maroc; elle vit à Montréal avec ses filles. «Fais-moi un livre», lui demande-t-il. Mais que peut-on raconter à son père? C'est ainsi que s'amorce ce nouveau livre de Sofia Benyahia, qui avait publié en 2007 *Les couteaux à pain trouent les sains comme rien*, un recueil alors chaleureusement accueilli par la critique.

SUZANNE GIGUÈRE

Elle choisit de rapporter à son père les histoires qu'elle a entendues dans un lieu mystérieux qu'elle nomme la pension Hartman. Avec une imagination vivante et imprévisible, «*la grande absente*», alter ego de la narratrice, retranscrit les conversations saisies au vol, d'hommes, de femmes et d'enfants qui se croisent, reviennent, s'agitent comme des marionnettes. Ce qui leur tient lieu de fil, c'est leurs souvenirs,

leurs amours, leurs rêves, leurs peurs, leurs obsessions et, pour tout dire, une secrète angoisse.

D'un tableau à l'autre (micro-récit), la narratrice ressuscite avec invention, humour et gravité leur agitation et leurs tourments. Hiroshima. Une dame raconte qu'elle portait une robe blanche avec des chrysanthèmes peints à la main. Après la radiation, elle a discrètement ouvert sa robe; les chrysanthèmes étaient tatoués sur sa peau. Un photographe médical dit: «*Les animaux ont aussi des*

cicatrices, le saviez-vous?» Une pensionnaire a connu un homme riche qui travaillait dans une manufacture de chaussures pour «*vivre avec les gens de la vie*». La première fois de sa vie qu'un fils a consolé son père, c'est quand il a prononcé ces quelques mots: «*khousiyi tamghart*», «*la vieille me manque*» en berbère.

Une petite fille prend la parole: «*Je sais comment je veux mourir: joyeuse*.» La narratrice raconte à son tour qu'un détenu, pendant une émission radiophonique à la prison de Bordeaux, lui a demandé ce qui était le plus difficile: aimer ou écrire sur l'amour. Un pensionnaire s'ennuie des genoux de sa mère: «*my mother, I remember her knee*». Le photographe intervient à nouveau en citant une de ses clientes:

«*On a réussi ses enfants quand ils sont pires que nous*.»

Enigmatique petit livre que ces *Contes pour mon père*, à la forme très libre, lézardée, marqué par un goût prononcé pour l'onirisme, porté par des mouvements d'images et une écriture humaine, triviale, vraie, qui fouille l'irréductible humanité jusqu'à en trouver la plus expressive tension. Une écriture qui touche au plus profond et laisse au passage un parfum et quelques traces délicates, mais avec la sensation que quelque chose de cet intrigant univers surgit de l'imagination de la romancière nous sera toujours refusé quel que soit le plaisir qu'on y aura pris. En revanche, si seule l'imagination est en mesure de sauver le monde en lui restituant sa part d'humanité, la romancière marque un point.

L'écriture, au fond, ne survient-elle pas nécessairement «*d'un pays lointain*», selon les mots d'Henri Michaux?

Originaire du Maroc, Sofia Benyahia vit au Québec depuis dix-huit ans. «*Salue bien le pays-dur-et-beau pour moi. J'ai des choses à lui dire, mais pas très claires encore. Chose certaine il manque à mes os*.» Cette petite phrase sur laquelle se referme *Contes pour mon père* soulève une question intéressante. Toute littérature ne serait-elle pas une expression de l'exil, réel ou intérieur?

Collaboratrice du Devoir

CONTES POUR MON PÈRE

Sofia Benyahia
Leméac
Montréal, 2101, 128 pages

Les fruits de la passion de Roy Dupuis

Le roman de Luc Mercure nous entraîne dans la déroutante descente aux enfers d'un marchand d'illusions qui s'est brûlé à son propre jeu

CHRISTIAN DESMEULES

On le sait sans avoir eu besoin de le mesurer: Roy Dupuis a le dos large. Les promoteurs de minicentrales et autres lobbyistes des gaz de schiste ne sont pas seuls: pour son 4^e roman, Luc Mercure lui impute indirectement tous les malheurs de son protagoniste. La popularité internationale de l'acteur, qui, depuis ses grasses années *Nikita*, a un fan-club féminin bien actif (les «Royettes»), trouve dans *La Faute de Roy Dupuis* une sorte de consécration ironique.

Jonglant avec le vrai et le

faux (le faux-vrai et le faux-faux, faudrait-il plutôt dire), Luc Mercure invente la trajectoire d'un ancien pianiste reconverti en marchand d'articles de collection liés à Roy Dupuis (vieux magazines, affiches, épisodes des *Filles de Caleb* sur cassette VHS). Un homme disparu pendant des années puis retrouvé dans une cage au sous-sol d'une maison de la Drôme, dans le sud de la France, à quelques pas de son géolier... mort d'une crise cardiaque.

Sous la cage, on retrouvera aussi un curieux manuscrit rédigé par cette victime de l'appât du gain, dont on se demande s'il a été écrit pour conjurer la

folie ou s'il n'en serait pas plutôt le produit.

Confrontée au mutisme de l'homme depuis sa libération (doublé de son internement en psychiatrie), sa sœur, journaliste de métier, fait sa petite enquête. Elle nous raconte tout ce qu'elle arrive à démêler de cette histoire abracadabrante. L'étrange accident qui lui a fait perdre une main, son parcours improvisé de marchand sur Internet et sa fructueuse spécialisation en Roy Dupuis, coqueluche de ces dames aussi bien aux États-Unis, en Australie qu'au Brésil.

Et sous le drame, heureusement, l'humour n'est pas absent. Quelques admiratrices ont-elles

poussé leur passion jusqu'à apprendre le français pour goûter au jeu de l'acteur dans sa langue maternelle? «*Leurs essais se terminent en général abruptement lorsqu'elles constatent que, malgré de longues heures à étudier la langue de Molière, elles ne comprennent absolument rien quand Roy Dupuis parle en français*.»

Une sinueuse histoire de folie et de passion, en somme, doublée du récit d'une enquête qui soulève beaucoup plus de questions qu'elle ne propose de réponses. Une histoire traversée d'amours mortes et d'amours impossibles: «*La passion, c'est une façon de quérir un peu d'absolu; la folie, c'est le dé-*

règlement de la quête d'absolu.»

Si l'auteur d'*Entre l'aleph et l'oméga* et de *La Mort de Blaise* s'égare parfois dans des détours narratifs un peu poussifs, dommages collatéraux d'un imaginaire fertile, *La Faute de Roy Dupuis* nous entraîne dans la déroutante descente aux enfers d'un marchand d'illusions qui s'est brûlé à son propre jeu.

Collaborateur du Devoir

LA FAUTE DE ROY DUPUIS

Luc Mercure
Leméac
Montréal, 2010, 296 pages

À travers les branches du ficus

SUZANNE GIGUÈRE

Bibliothécaire depuis vingt-cinq ans dans le sous-sol d'une bibliothèque de province, la narratrice de *La Cote 400* a toujours vécu dans le silence murmurant des livres. Ceux-ci ont anésthésié une partie de ses angoisses et élevé son esprit. Elle surprend un matin un lecteur endormi qui a passé la nuit dans la salle de lecture. Plutôt que de le renvoyer, elle se lance dans un long monologue où elle expose sur un ton frénétique et loufoque ce qu'elle a gardé pour elle durant toutes ces années. Elle raconte d'abord comment, pendant les longs mois d'hiver, la bibliothèque se transforme en cour des miracles, accueillant des sdf, des familles avec de jeunes enfants et des marginaux avec leurs sacs de plastique, ajoutant d'un même souffle que ces «*petits réfugiés*», pour qui elle a de la tendresse, s'en vont au printemps et sont remplacés par des étudiants stressés à l'approche des examens.

Puis elle balance à son interlocuteur muet ses frustrations — affectée au rayon géographie, elle a toujours rêvé de littérature —, ses échecs sentimentaux, ses rancœurs contre les collègues du premier étage, des «*duchesses*» qui l'humilient. Son débit augmente, le fiel, l'amertume et la colère aussi, elle assène quelques vérités cinglantes sur la politique culturelle des bibliothèques et sur les rentrées littéraires: «*Quand je vois tous ces livres naiseux qui envahissent les librairies, alors qu'ils ne sont, quelques mois plus tard, plus bons qu'à se vendre au kilo. Tous ces bouquins qui vous sautent dessus par centaines, quatre-vingt-dix-neuf pour cent sont juste bons à envelopper les sardines* [...] *Le pire, ce sont les livres-express, les livres d'actualité: sitôt commandés, sitôt écrits, sitôt imprimés, sitôt télévisés, sitôt achetés, sitôt retirés, sitôt pilonnés. Les éditeurs devraient inscrire à côté du prix la date de péremption, puisque ce sont juste des produits de consommation*.»

Une scène théâtrale et sociale

Poursuivant son monologue sur un ton soutenu et drôle, la bibliothécaire affirme de but en blanc qu'écrire, c'est sexuel. «*On ne s'enferme pas dix heures par jour pour écrire si tout va bien dans sa vie. L'écriture n'arrive que si quelque chose ne va pas. Si tous les gens étaient heureux sur terre, ils n'écriraient pas autre chose que des recettes de cuisine et des cartes postales, et il n'y aurait ni livres, ni littérature, ni bibliothèques. Ce serait le signe que l'humanité en a enfin terminé avec ses angoisses et ses problèmes de zizi*.»

La bibliothécaire passe alors en mode confidence pour parler de sa trop bruyante solitude. Réussissant une fois de plus à nous arracher un sourire, elle reconnaît avoir déjà répondu à une annonce graffiti dans les toilettes: «*JEUNE HOMME CHERCHE JEUNE FEMME AIMANT CRITIQUE DE LA RAISON PURE POUR AVENTURE KANTIENNE*», «*FEMME MÛRE CHERCHE HOMME JEUNE APPRÉCIANT CRITIQUE DE LA RAISON PURE POUR ROMANCE SARTRIENNE*». Incorrigible sentimentale, elle avoue observer furtivement à travers les branches du ficus un chercheur dont la nuque la fait rêver.

Sophie Divry, dont c'est le premier roman, fait de la bibliothèque une sorte de microcosme, une scène théâtrale et sociale. Le choix du monologue lui permet de laisser libre cours à l'expression la plus débridée, avec tous les excès que peut comporter l'exercice. Elle nous offre un petit livre touchant, savoureux et jubilatoire qui se lit en moins d'une heure.

Collaboratrice du Devoir

LA COTE 400

Sophie Divry
Les Allusifs
Montréal, 2010, 74 pages

Pour les amoureux de calembours

Les amoureux des mots, fanas des locutions et timbrés des calembours prendront leur pied en potassant le nouveau dictionnaire des *Expressions du français quotidien* (éditions Balland). Si l'ensemble est somme toute très franchouillard, il a l'avantage de se pencher sur la langue de ce «*jour d'aujourd'hui*», depuis la dernière moitié du XX^e siècle, comme le mentionnent les auteurs en préface.

Plusieurs locutions sont ainsi pêchées sur Internet, et on peut parfois douter de leur longévité. Certaines des ex-

pressions sont convenues et bien ancrées dans l'usage, d'autres si imagées, parfois si tirées par les cheveux, qu'on ne peut s'empêcher de s'esclaffer. Des exemples? De quelqu'un d'un peu fou, on pourra désormais dire qu'il a une crevette dans la tête. Ou qu'il travaille du bigoudi. Ou qu'il ondule du couvercle. Mieux? Il a un petit vélo dans la tête. Et il yoyote de la touffe. Tout ce qu'il faut, quoi, pour élargir son vocabulaire et briller dans les fesse-fesses du temps des Fêtes.

Le Devoir

E N B R E F

La clé de La Chartreuse

L'auteur Pierre Alain Bergher, qui partage son temps entre la Suisse et le Québec, se penche sur Stendhal et *La Chartreuse de Parme*. Et pas qu'un peu: pour Bergher, *La Chartreuse de Parme* est un roman à clé, dont la structure suivrait les arcanes majeurs du tarot. Comme le serait *Huckleberry Finn* de Mark Twain. Stendhal

et Twain, tous deux francs-maçons, auraient assis leurs livres sur cette même inspiration. Dans *Les Mystères de La Chartreuse de Parme. Les arcanes de l'art* (Gallimard), Bergher entraîne le lecteur dans le labyrinthe érudit, vertigineux et amusant de sa relecture. Un *Da Vinci Code* littéraire, qui ricoche, depuis l'*Odyssée* d'Homère, sur une foule d'écrits et donne envie de relire Stendhal, Melville et London, entre autres. — *Le Devoir*



LE NOUVEAU PAULO COELHO

Ce roman enchanté renoue avec des thèmes chers aux lecteurs de Paulo Coelho, le conteur y tisse un récit qui mêle amour, passion et spiritualité. On y croise des personnages envoûtants; sages, magiciens et autres êtres mystérieux.

Flammarion

LITTÉRATURE

Le vieux grincheux

Ça vous surprend? Treize ans après sa parution, onze ans après sa publication en français... et quelques jours seulement avant la sortie chez nous du film qui s'en inspire, le dernier roman de Mordecai Richler, *Barney's Version*, arrive en librairie dans une nouvelle édition française.

On a revu la traduction, enfin. Il reste quelques anomalies franco-françaises, mais au moins le livre a été expurgé de certaines aberrations qui nous avaient fait sourciller, celles concernant Maurice Richard, dit «la fusée», notamment.

Sur la jaquette figurent Paul Giamatti et Dustin Hoffman, incarnant respectivement le héros du roman et son paternel. Difficile de ne pas associer les personnages du livre aux acteurs du film, désormais.

Mais passons. Laissons de côté le long métrage de Richard J. Lewis. Pas question de comparer les deux versions, de s'interroger pour savoir si le film qui prendra l'affiche la veille de Noël rend justice ou non au livre. On verra ça en temps et lieu.

Mieux, faisons comme si l'on pouvait lire *Le Monde de Barney* d'un œil neuf. Sans prendre en compte la controverse qui a cours actuellement sur la meilleure façon d'honorer la mémoire de l'écrivain juif anglophone de la rue Saint-Urbain, dix ans après sa mort. Sans prendre en compte non plus le documentaire de Francine Pelletier sur lui, qui a déjà fait beaucoup jaser, du côté francophone comme anglophone, avant même sa diffusion (ce dimanche) à la télé (chaîne Bravo).

Mettons de côté la personnalité de l'auteur. De même que toutes les méchancetés que le pamphlétaire acerbe a proférées. Concernant les Québécois et leur foutu nationalisme, leurs foutues lois linguistiques, leur antisémitisme, soi-disant. Concernant les Canadiens dans leur ensemble, et les Juifs tout aussi bien.

C'est l'expérience que j'ai tentée. Séparer le polémiste du ro-

mancier. Lire *Le Monde de Barney* comme si son auteur m'était étranger, inconnu. Bref, lire le livre pour ce qu'il est: un roman, une fiction.

Pas facile, j'avoue. Surtout en ce qui concerne les considérations politiques du narrateur-héros, un juif montréalais anglophone qui voit d'un très mauvais œil le deuxième référendum québécois. Car l'action se passe en 1995.

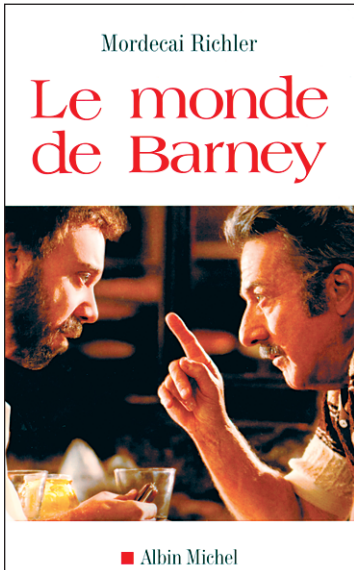
Barney Panofsky — c'est son nom — observe qu'autour de lui ses voisins anglophones «ont déjà vidé la demeure familiale de Westmount et transféré leurs portefeuilles d'actions dans les coffres de Toronto en attendant que les "Québécois pure laine", j'entends par là les francophones satisfaisants aux critères de la pureté raciale, votent oui ou non à un deuxième référendum sur une quelconque indépendance de ce trou perdu qu'on appelle le Québec».

Puis, quand tombent les résultats serrés de l'exercice démocratique: «*En vérité, le Canada est le pays des Merveilles, un pays scandaleusement riche, gouverné par des imbéciles, qui s'invente de risibles problèmes internes afin d'oublier les malheurs du monde réel autour de lui, d'un monde où la famine, les haines raciales et l'autorité barbare sont la triste règle.*»

La communauté juive en prend aussi pour son rhume. Sous les traits, entre autres, d'un juif qui amasse des fonds pour Israël... et se réjouit quand des attaques antisémites sont commises autour de lui.

Mais dans les faits, aucun groupe n'est épargné dans le portrait que trace ce Barney Panofsky de son milieu, de son époque. Personne n'échappe à sa langue de vipère, à son cynisme. Surtout pas lui-même.

C'est d'ailleurs de lui-même qu'il parle le plus souvent, Barney Panofsky. De sa vie. Sa vie gâchée, sur toute la ligne. C'est le but de l'exercice. À 67 ans, ce fils d'immigré, qui a fait fortune dans l'importation de fromages français puis dans la production de feuilletons télévisés d'un goût douteux, a entrepris d'écri-



re ses mémoires. Voilà ce qui nous est donné à lire.

Il s'agit de son premier livre. Il n'aurait jamais écrit, en fait, si l'un de ses amis écrivains, juif montréalais comme lui, qu'il a connu à Paris dans les années 1950 et qu'il considère comme son ennemi juré, n'avait lui-même signé une autobiographie.

Pour Panofsky, il s'agit de rétablir les faits, de blanchir sa réputation noircie dans ledit ouvrage rempli de «venimeuses calomnies» à son endroit. Concernant son attitude avec les femmes, en particulier. Trois. Il a eu trois femmes. Aussi divise-t-il son autobiographie en trois chapitres, ayant chacun pour titre le nom de l'une d'elles.

Ca commence en 1950 dans la bohème parisienne, alors qu'il épouse l'indomptable Clara, une artiste nymphomane et suicidaire. Ça se poursuit à Montréal auprès d'une bonne petite juive tout ce qu'il y a de plus enracinée dans son milieu. La gaffe: «*Je suis un impulsif. Un type qui trouve préférable de commettre des erreurs plutôt que de regretter ce qu'il n'a pas fait. Eh bien, dans la catégorie des erreurs, l'une des pires fut celle de mes fiançailles expéditives puis mon mariage avec Mrs Panofsky II.*»

Ça se termine aujourd'hui. Alors qu'il vit seul, qu'il déprime, ses pilules et son dentier posés sur la table de chevet. Sa troisième femme, Miriam, la mère de ses enfants dont il est toujours profondément amoureux, est partie par sa faute à lui depuis trois ans, s'est refait une

vie avec un autre, plus jeune: «*Miriam, Miriam, flamme de mon cœur.*»

Le récit alterne entre passé et présent. Le narrateur s'embrouille constamment. Il souffre de troubles de la mémoire, de plus en plus évidents, troublants. Il s'enrage contre lui-même, ça dure des pages et des pages.

Il multiplie les digressions. Sur les scores de hockey, sa passion. Sur ses amis disparus. Sur ses beuveries au vieux scotch agrémentées de cigares hauts de gamme, sur ses conversations de bar, ses pas de danse à claquettes en solitaire. Même ses observations politiques font partie du lot. Il intègre aussi des lettres d'insultes qu'il écrit sous de faux noms, des articles de journaux rapportant des drames familiaux...

Dans les faits, le vieux bouc ne fait que retarder le moment de passer aux aveux. Tout du long, il fait allusion à une mystérieuse histoire de meurtre. Un meurtre dont il aurait été accusé, puis blanchi. Mais jamais il ne nous donne le fin mot de l'histoire: il brode. Et nous tient en haleine.

Entre-temps, malgré quelques ressemblances frappantes et des obsessions communes, on en vient à oublier Mordecai Richler. C'est Barney Panofsky qui prend vie devant nous. C'est lui qu'on lit, c'est son histoire à lui qu'on voit défilé. Tandis que la mort guette.

Alors oui, on est bel et bien dans un roman. Ce qui le rend si particulier, réussi: le ton, sans concession. L'humour caustique, l'autodérision constante. Vraiment hilarant par moments, *Le Monde de Barney*: on se surprend à rire à haute voix.

Pourtant, on entre dans un monde, pour ne pas dire une vision du monde, tellement âpre, noir, sans espoir. Ça tient de l'exploit: cet homme bourru, ce vieux grincheux qui déverse son fiel continuellement, nous devient terriblement attachant, finalement.

LE MONDE DE BARNEY

Mordecai Richler
Albin Michel
Paris, 2010, 568 pages

Les écrivains courent à la dépression

CATHERINE LALONDE

On imagine souvent l'écrivain, plume à la main, en combat singulier contre le spleen, la mélancolie et l'angoisse de la page blanche ou de la Grande Faucheuse. Cette idée romantique du métier plumeux ne serait pas si loin de la réalité: les écrivains figurent dans les professions où les risques de dépression sont parmi les plus élevés.

Le site Internet américain health.com identifie les carrières et les professions qui entraînent le plus grand risque de dépression. Parmi les travailleurs sociaux, ceux de la santé, les professeurs, les serveurs, les conseillers financiers, se glissent auteurs, artistes et entertainers.

Chez les hommes, auteurs et artistes à temps plein forment la catégorie la plus susceptible, à 7%, d'être frappée de dépression.

Vrai que les emplois artistiques riment souvent avec des périodes de travail irrégulières,

une instabilité financière et de l'isolement. Les esprits créatifs, souligne health.com, semblent plus sensibles aux changements marqués d'humeur, et 9 % des artistes rapportent au moins un épisode dépressif dans l'année précédente. La professeure Debora Legge, spécialiste en santé mentale, souligne qu'on trouve plus souvent chez les artistes des signes de bipolarité.

Il ne faut pas fouiller bien loin pour trouver plusieurs suicides littéraires: Socrate — suicide obligé, mais tout de même —, Virginia Woolf, Ernest Hemingway, Sylvia Plath, Paul Celan, Romain Gary, Stefan Zweig et Mishima ont signé la fin de leur vie. Ici, Hubert Aquin, Jacques Ferron et Nelly Arcan ont choisi le même chemin. Emile Nelligan, icône du poète romantique, souffrait d'instabilité mentale. Et se demandait, justement, ce qu'est ce «*spasme de vivre*».

Le Devoir



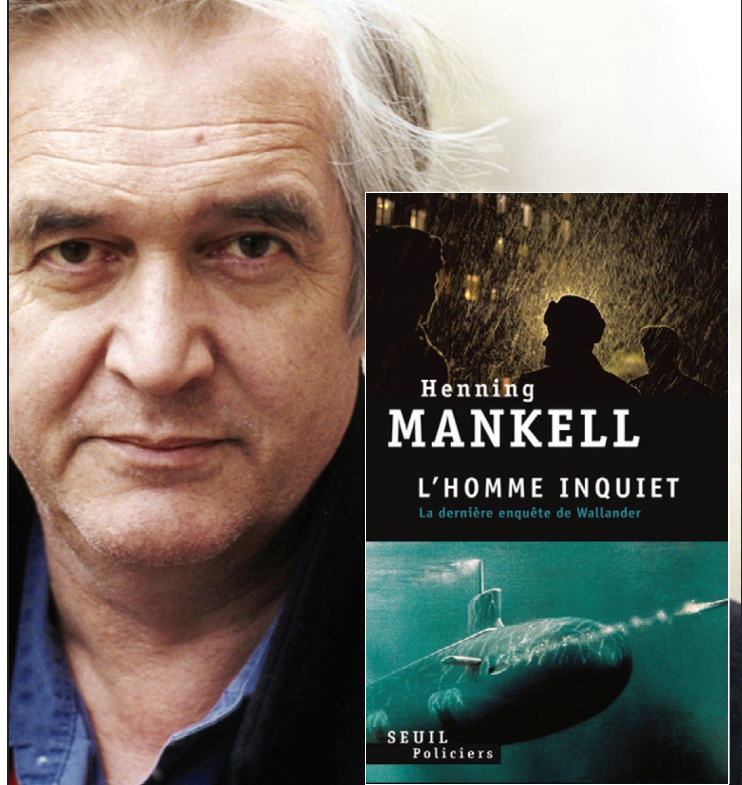
JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Nelly Arcan (1973-2009)

Henning MANKELL

L'Homme inquiet

La dernière enquête de Wallander



34,95 \$ • 560 pages

«Une œuvre ambitieuse et crépusculaire qui mêle adroitement enquête policière et drame d'espionnage.» Norbert Spehner, *La Presse*

«L'histoire est passionnante, tissée serrée, une sorte de thriller géopolitique à la Le Carré.» Michel Bélair, *Le Devoir*

«Une enquête fascinante. Un Wallander terriblement humain.» René Homier-Roy, *Radio-Canada*

«Passionnant.» Tristan Malavoy-Racine, *Télé-Québec*



Des contes de Noël à l'ancienne sous le sapin

DANIELLE LAURIN

Le livre sent bon la nostalgie, la féerie d'antan. Les illustrations soignées au style vieillot nous ramènent forcément en arrière. Et les histoires racontées nous rappellent à quel point les temps ont changé... même si sur le fond certaines situations demeurent inchangées et certains problèmes, insolubles.

C'est l'occasion aussi de découvrir ou redécouvrir des contes devenus des classiques de la littérature mondiale. Dix. Il y en a dix en tout. Dont deux de Dickens: un qui ouvre le recueil, l'autre qui le ferme.

Du Danois Hans Christian Andersen, raillé dans son pays en son temps et qui a côtoyé ce cher Dickens à Londres, on propose encore là deux histoires. Dont celle, inoubliable, de *La Petite Fille aux allumettes*. On croit connaître ce conte sur le bout des doigts, et pourtant on s'étonne de sa noirceur, de sa dureté, de sa fin tragique.

On s'étonne aussi de constater à quel point *Le Louis d'or*, de François Coppée, regorge d'actualité. Quoi? Un joueur compul-

sif qui ne peut résister à sa passion destructrice? Et qui, plutôt que de venir en aide à une enfant en danger, se convainc qu'il a raison de continuer à jouer? A moins qu'il ne s'agisse d'un mauvais rêve...

Les enfants qui meurent de faim, de froid, sous l'indifférence des passants, sont légion dans ce recueil. De quoi fouetter les sens des cœurs les plus durs, les moins généreux, en ces temps de jouissances qui approchent.

Même les miracles se produisent, foi de Guy de Maupassant. On croirait que le frère André est passé par là.

On a beau dire, on a beau vivre dans une société dite laïque, mesurer le fossé qui nous sépare de cette époque révolue où la religion dictait nos pas et soi-disant réglait tout, ça finit toujours par nous rattraper de quelque façon. Même dans la fiction.

Collaboratrice du Devoir

CONTES DE NOËL

Le Seuil
Paris, 2010, 300 pages

EN BREF

Pierre Nepveu, marcheur des Amériques

Poète, critique et essayiste, Pierre Nepveu a aussi été, de 1978 à 2009, professeur à l'Université de Montréal. Pour saluer sa retraite pédagogique, le Département des littératures de langue française de l'université publie, chez Pa-

ragraphes, *Le Marcheur des Amériques. Mélanges offerts à Pierre Nepveu*, sous la direction de Marie-Andrée Beaudet et Karim Larose. Études, essais, témoignages, mais aussi une série de poèmes de pairs intitulée *Compagnonnages poétiques* composent l'ouvrage. Les textes sont signés, entre autres, par Élise Turcotte, Gilles Marcotte, Pierre Ouellet, Hélène Dorion, Jacques Brault et Nicole Brossard. — *Le Devoir*

Gaspard™ LE DEVOIR PALMARÈS			
Du 6 au 12 décembre 2010			
RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉCÉDENT	NUMÉRIQUE (SEMAINE(S))
▼ Romans québécois			
1	Revenir de loin	Marie Laberge/Boréal	1/7
2	Contre Dieu	Patrick Senécal/Coups de tête	3/6
3	Un bonheur si fragile • Tome 4 Les amours	Michel David/Hurtubise	2/5
4	Ru	Kim Thuy/Libre Expression	4/4
5	Un bonheur si fragile • Tome 1 L'engagement	Michel David/Hurtubise	5/5
6	Le passage obligé	Michel Tremblay/Leméac	7/6
7	La force de vivre • Tome 1 Les rêves d'Edmond et Émile	Michel Langlois/Hurtubise	8/7
8	A.N.G.E. • Tome 8 Pécunia	Anne Robillard/Wellan	6/4
9	Les folles années • Tome 1 Les héritiers	Jean-Pierre Charland/Hurtubise	-/1
10	Au bout de l'exil • Tome 1 La grande illusion	Micheline Duff/Québec Amérique	10/12
▼ Romans étrangers			
1	L'homme inquiet. La dernière enquête de Wallander	Henning Mankell/Seuil	1/4
2	Le danger dans la peau. La sanction de Bourne	Eric van Lustbader/Grasset	2/5
3	La chute des géants • Tome 1 Le siècle	Ken Follett/Robert Laffont	3/11
4	Brida	Paulo Coelho/Flammarion	4/4
5	L'os manquant	Kathy Reichs/Robert Laffont	5/7
6	La rière du cyclope	Bernard Werber/Albin Michel	7/6
7	La carte et le territoire	Michel Houellebecq/Flammarion	8/5
8	Quand je pense que Beethoven est mort alors que...	Éric-Emmanuel Schmitt/Albin Michel	10/2
9	Le cherche-bonheur	Michael Zadoorian/Fleuve noir	6/2
10	Milkyum • Tome 1 Les hommes qui n'aiment pas les femmes	Silleg Larsson/Actes Sud	-/1
▼ Essais québécois			
1	Mafia Inc. Grandeur et misère du clan sicilien au Québec	André Cédilot / André Noël/Homme	1/7
2	Tintin et le Québec. Hergé au cœur de la Révolution tranquille	Tristan Demers/Hurtubise	2/8
3	Le Devoir. Un siècle québécois	Jean-François Nadeau/Homme	3/8
4	Is se battent comme des soldats, ils meurent comme des enfants	Roméo Dallaire/Libre Expression	5/7
5	La mort. Mieux la comprendre et moins la craindre...	Richard Bélière / Denis Gingras/Treccani	4/11
6	Les médias sociaux 101. Le réseau mondial...	Michelle Blanc / Nadia Serabocco/Logiques	9/12
7	Promets-moi que tu reviendras vivant.	Danielle Laurin/Libre Expression	10/4
8	Canadité. Le cancer de l'âme	Louise Reid/JCL	6/15
9	La révolution des gaz de schiste	Normand Mousseau/Multimondes	8/5
10	Société laïque et christianisme	Jacques Grand/Maison/Novalls	7/6
▼ Essais étrangers			
1	Le visage de Dieu	Igor Bogdanov / Grichka Bogdanov/Grasset	2/15
2	Faire confiance à la vie	Hans Kling/Seuil	1/4
3	Pourquoi lire ?	Charles Dantzig/Grasset	6/4
4	Le mariage d'amour a-t-il échoué ?	Pascal Bruckner/Grasset	5/7
5	Une brève histoire de l'avenir	Jacques Attali/LGF	-/1
6	Le crépuscule d'une idole. L'affabulation freudienne	Michel Onfray/Grasset	4/3
7	Sex@mour	Jean-Claude Kaufmann/Armand Collin	-/1
8	La stratégie du choc. La montée d'un capitalisme du désastre	Naomi Klein/Actes Sud	-/1
9	Retour à l'émerveillement	Bertrand Vergely/Albin Michel	10/5
10	De l'arbre au labyrinthe. Études historiques sur le signe...	Umberto Eco/Grasset	-/1

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 141 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

LITTÉRATURE

Ceux qui ont raison



LOUIS HAMELIN

«**C**eux qui ont raison de faire la guerre, disait un célèbre polémologue chinois dont le nom, après une autre nuit entrecoupée, m'échappe, sont ceux qui vont la gagner.»

Ou bien c'est Clausewitz? De toute manière, cet énoncé à vérité variable mériterait d'être revu à la lumière de ces nouvelles campagnes militaires dans lesquelles, comme en Afghanistan, l'absence de perspective de victoire se voit compensée par le véritable objectif du déploiement de troupes, qui est de servir d'opération de propagande armée à un système politique. Reformulons donc la chinoiserie ou la teutonnerie citée plus haut pour l'appliquer à l'histoire: Ceux qui ont raison aujourd'hui sont ceux qui ont gagné.

C'est du moins ce que je me disais à la lecture de la misérable plaquette intitulée *Les Opérations de l'armée et la Crise d'octobre*, un travail pas même digne d'un mauvais étudiant d'un cours d'histoire inexistant, dû à la plume de l'ex-officier Jacques Castonguay. Ça valait bien la peine de consulter des archives militaires secrètes pour nous arriver avec des trouvailles aussi inouïes que: «*Le public en général et les politiciens en particulier comptent sur les troupes pour intervenir lorsque la situation l'exige, en particulier lorsque les forces policières sont épuisées ou surpassées numériquement. Les troupes contribuent alors à calmer les esprits et à accroître la sécurité de tous et de chacun.*» Wow!

Notez en passant que, en 1970 comme en 1990

ou en 2010, l'idée d'une force policière québécoise «*surpassée numériquement*» par l'ennemi est assez cocasse en soi. Parmi les autres perles que contient ce livre, j'ai noté que l'auteur y faisait mourir Pierre Laporte une première fois dès le 14 octobre, puis, quelques pages plus loin, le 19 octobre. Pas pire marge d'erreur, comme on dit chez les sondeurs. Je n'ai jamais pensé qu'il fallait être Einstein pour prendre du galon dans les «*forces*», ou pour enseigner la psychologie au «*Collège militaire royal [sic] Saint-Jean*», mais là, il me semble qu'on touche le fond du baril. Mais pas grave: de faire paraître son opuscule sous la couverture d'un éditeur de broche à balle n'a pas empêché M. Castonguay de voir ses énoncés repris publiquement sans le moindre esprit de contradiction, manière, donc, de lui donner raison là où ce pathétique valet de la hiérarchie militaire méritait au minimum un coup de garcette critique dans les parties.

Donc, en 1970, l'armée canadienne est venue donner un simple coup de main à des flics «*épuisés*» et dépassés par les événements. Pourtant, elle fait mouvement vers la base de Sainte-Thérèse dès le 7 octobre, dans le cadre de l'opération Night Hawk, alors qu'aucune demande officielle en ce sens n'a encore été formulée, et ce, nous dit Castonguay, pour «*préparer l'intervention des troupes à Montréal*». Et c'est sans doute parce que le commandement de la Force mobile a anticipé le grave surmenage de nos mangeurs de beignes qu'il avait installé d'avance son Centre de direction régionale au quartier général de la SQ, dans l'édifice Parthenais.

Dans d'autres pays où les militaires en ont historiquement mené large, on trouve ce même type de convergence sous des formes moins subtiles. Pre-

nez l'Argentine en 1956. Les généraux péronistes Tanco et Valle s'y sont soulevés contre le gouvernement du général-président Aramburu, qui a lui-même succédé au général néopéroniste Lonardi, qui a lui-même déposé Perón un an plus tôt. La répression sera sanglante, des officiers militaires seront fusillés, ce qui, après tout, fait partie des risques du métier.

Bel exemple du type de chevauchement d'uniformes évoqué plus haut, sous ce régime qui carbure à une mythique Révolution libératrice et fonctionne sous une apparence de légalité, le chef de la police de la province de Buenos Aires est un militaire actif, officier de haut rang, le lieutenant-colonel Desiderio A. Fernandez Suarez. Au premier soir de l'insurrection, ce zélé serviteur de l'État, sans attendre la proclamation de la loi martiale, procède en personne à l'arrestation d'une douzaine de civils fortuitement réunis par la diffusion (prétendent-ils) d'un match de boxe, en réalité de dangereux comploteurs qui sont de méche (pensent les autorités) avec les insoumis.

Pour résumer cette affaire assez lamentable, horrible comme de raison: des policiers, agissant sur ordre de ce colonel Fernandez Suarez, emmènent dans un fourgon, plus tard cette nuit-

là, leur malheureuse poignée de «*détenus politiques*» près d'un dépotoir de la banlieue éloignée et les exécutent sommairement. Et ensuite? Fosse commune? Les corps retrouvés criblés de balles dans un fossé au petit matin? Affaire classée? Pas vraiment.

Le problème est que près de la moitié des condamnés à cette sentence arbitraire vont réussir à s'échapper, à se cacher et à survivre, certains avec la peau trouée, labourée par les

balles de Mauter. Ce qui frappe dans l'épisode relaté par le journaliste argentin et écrivain engagé Rodolfo Walsh, c'est à la fois l'affreuse banalité et, disons-le, la sombre médiocrité à l'œuvre dans cette boucherie complètement «*botchée*» d'une nuit de juin australe. Une impression gênante et pénible s'en dégage, comme si on voyait soudain dépasser le jupon taché de sang et de merde du pouvoir militaro-policiier. Ce récit d'enquête est aujourd'hui considéré comme un acte fondateur du *New Journalism* et de cette littérature-vérité dont la recherche fait de Walsh un précurseur de Truman Capote et de Norman Mailer.

Si l'affaire est loin d'être anodine, elle n'ouvre pas en nous les abîmes d'épouvante qu'inspire le sort des centaines de jeunes gens de gauche qui, une génération plus tard, dans ce même pays, seraient atrocement torturés dans les caves de la tristement célèbre École de mécanique de la marine, puis drogués, ligotés, bâillonnés, embarqués dans des hélicoptères et balancés à la mer. Reste que, admirablement éprise de légitimité et de légalité en face de l'éternel arbitraire en uniforme, la démonstration de Walsh est implacable, rigoureuse, aussi inattaquable du point de vue juridique que passionnante sur le plan humain: arrêtées avant l'imposition de la loi martiale, par des policiers métamorphosés de facto en escadron de la mort, les victimes de l'opération Massacre relevaient en principe toujours de l'autorité civile lorsqu'elles ont été passées par les armes. Les militaires, accuse courageusement l'écrivain-enquêteur, ont donc commis, plutôt qu'un acte de guerre, un assassinat. Resté impuni, comme de raison.

OPÉRATION MASSACRE

Rodolfo Walsh
Traduit de l'espagnol par Odile Begué
Christian Bourgois éditeur
Paris, 2010, 289 pages

BEAUX LIVRES

Chats en tous genres

PAUL CAUCHON

Il est à la fois «*nonchalant et audacieux, gracieux et cruel, délicat et sournois tout en restant parfaitement indifférent au monde qui l'entoure.*»

C'est ainsi que Jean-Loup Chifflet voit le chat. Mais avant de voir le chat, il voit les dessins. Car Chifflet a trouvé un véritable filon: il y a cinq ans, il publiait un livre remarquable, un véritable pavé, l'intégrale en français des dessins du célèbre magazine *The New Yorker*, de 1925 à aujourd'hui.

Depuis cette date, il publie tous les ans un produit dérivé de cette masse de dessins. Après avoir publié une sélection de dessins refusés, une sélection de dessins portant sur la France et, l'année dernière, une hilarante sélection sur le thème du livre et de l'édition, il récidive maintenant avec 300 dessins sur le thème du chat.

Ce sont des dessins d'un humour léger, souvent assez fin



MIKE TWOHY / THE NEW YORKER / LES ARÈNES

(le *New Yorker*, ce n'est pas *Hara-Kiri*, on s'entend). Les amoureux des chats y trouveront leur compte, bien sûr. Ceux qui ne comprennent rien aux chats ne seront pas mieux éclairés, à l'image du type dans son salon, dans un dessin d'O'Brian, qui regarde son minou d'un air perplexe en lui demandant: «*Que veux-tu dire par*

«*Miaou*» exactement?»

Le Devoir

THE NEW YORKER/L'HUMOUR DES CHATS

Jean-Loup Chifflet
Les Arènes
Paris 2010, 176 pages



Presses de l'Université du Québec



PÉDAGOGIE DE LA BANDE DESSINÉE
Lectures d'un récit d'Edmond Baudoin

PÉDAGOGIE DE LA BANDE DESSINÉE
Lectures d'un récit d'Edmond Baudoin

Philippe Sohet

Visant à jeter les premières assises d'un matériel d'accompagnement pédagogique pour la lecture de bandes dessinées, Philippe Sohet propose une lecture commentée de 1420406088198 d'Edmond Baudoin.

126 pages | 18 \$

Feuilletez cet ouvrage au www.puq.ca

POÉSIE

Serge Lamothe et François Guerrette écoutent le son du monde

HUGUES CORRIVEAU

Évoquant *Les Upanishads*, ces textes de la littérature védique qui «*se résument [tous] à une enquête visant à éclaircir la vraie nature du Soi*», comme le spécifie Adi Shankara, Serge Lamothe intitule son dernier recueil *Les Urbanishads*, afin de mieux cerner l'intention introspective de ses poèmes. En voyage au Nouveau-Mexique ou même sédentaire à Montréal, l'auteur se tient aux aguets afin d'approfondir sa relation à l'immédiate tension qui maintient la vie juste à fleur de sens, au bord de toute émotion. Le paysage réel comme les évocations sont porteurs de signes.

Signes vitaux à travers les manifestations du désert, avancée d'un autobus perdu au bout de nulle part, précaires visions fugitives ou réminiscences des catastrophes universelles qui répercutent leur fracas jusqu'au bout du dernier matin. La sagesse surgit alors de sous le sens: «*Si tu penses aux réponses / elles te dépassent / sans te choisir*». Bousculé, l'auteur cherche et questionne au milieu de ce qu'il appelle son «*charivavivire*»; puisque «*rien dans l'univers connu ne nous est destiné / en propre / il n'y a qu'à laisser aller à sa perte / une destination toujours*

mal définie». Attention, malgré cet aspect quelque peu fataliste, il ne s'agit pas d'un recueil noir, mais d'un texte conscient, aigu, regardant en face à la fois la déperdition et la présence amoureuse, l'autre et la solitude. Beau recueil, qui appelle à la méditation.

Éclats de voix

Très justement remarqué par une nomination au prix Émile-Nelligan pour son premier recueil *Les oiseaux parlent au passé*, François Guerrette publie son deuxième recueil, *Panique chez les parlants*, cet opus toujours risqué qui va dire un peu si les promesses sont tenues. Le talent de ce jeune auteur est indéniable, mais disons d'emblée que sa poésie est tout sauf facile. Guerrette poursuit sans faille cette poussée toujours intense du néo-surréalisme qui porte actuellement une large partie de la jeune poésie. Faut-il y voir un désir d'évasion par rapport à une réalité jugée terrible ou, au contraire, le moyen de laisser libre cours à un déferlement d'images torrentueuses et profondément noires comme reflet d'une certaine volonté d'étourdissement?

Quoi qu'il en soit, Guerrette nous propose, à travers des textes apparemment échevelés mais combien subtilement contrôlés, un maelström «à

outrance [devant son] *époque aux seins percés*». Furieusement conscient des soubresauts de violence qui président à la vie actuelle, prenant acte du fourmillement des traces et des actes, car «*au degré le plus vif la rage accélère / les longues déchirures des églises* à [sa] tête». N'empêche que je ne peux pas ne pas me demander s'il n'y aurait pas quelque facilité à convoquer ainsi le tourbillon des images les plus incongrues, les rencontres les plus improbables dans un déferlement qui tourne quelque peu à vide. Seul le talent d'un poète comme celui de François Guerrette sait en contenir les débordements, mais souvent, hélas! ce jeu-là ne mène qu'à de l'esbroufe et du clinquant.

Collaborateur du Devoir

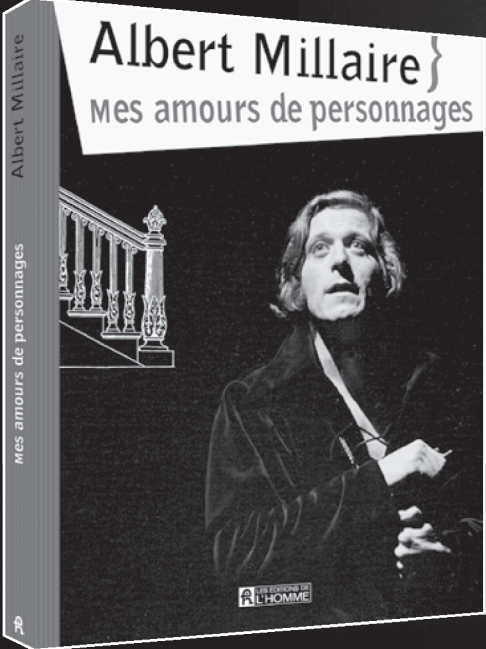
LES URBANISHADS

Serge Lamothe
Avec des dessins de Marie Pierre Bée
Le Lézard amoureux
Québec, 2010, 70 pages

PANIQUE CHEZ LES PARLANTS

François Guerrette
Poètes de brousse
Montréal, 2010, 72 pages

La vie est un théâtre
- Shakespeare



Albert Millaire
mes amours de personnages



55 ans de spectacle vécus par l'un de nos grands acteurs, Albert Millaire. Une autobiographie à travers 50 de ses personnages et de superbes photos.

LES ÉDITIONS DE L'HOMME
Une compagnie de Quebecor Media
www.editions-homme.com

LIVRES

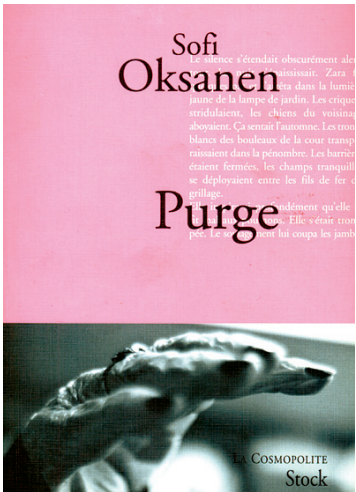
LITTÉRATURE FINLANDAISE

Aliide de l'autre côté du miroir

L'écrivaine de 33 ans a remporté cette année le Femina étranger et le Prix du livre européen pour *Purge*, un roman traduit du finnois qui ne laisse personne indifférent.

FRÉDÉRIQUE ROUSSEL

Comme une grosse mouche à viande, répugnante et pugnace, le passé rôde et revient tourmenter les vivants. Dans la cour de sa ferme estonienne où vieillit doucement Aliide Truu, au rythme des conserves de tomates, il n'y a plus guère que les cailloux jetés contre sa porte qui viennent perturber le quotidien. Et les mouches, qui menacent de pondre dans la viande si elle ne les chasse pas.



Dans son corps momifié de vieille femme seule, la peur semble n'avoir pas cours. Le chien a été supprimé et le sauna détruit par des mains malveillantes. Et alors. L'odeur de la peur ne demande pourtant qu'une mouche insistante pour suinter à nouveau.

Purge, le troisième roman de Sofi Oksanen, réveille les spectres et enthousiasme médias, lecteurs et libraires. Phénomène dans son pays, la Finlande, où elle a vendu 140 000 exemplaires de son livre, l'écrivaine y a rafé les trois grands prix littéraires, dont le prestigieux Runeberg et Finlandia, l'équivalent du Goncourt. «*Purge vibre avec tension: des secrets enfouis et des actes profondément honteux s'étendent à travers le livre comme une toile et poussent le lecteur à poursuivre sa lecture*», estime le jury du Nordic Council Literature Prize, qui sera remis début novembre à la lauréate la plus jeune de son histoire.

Dreadlocks

À 33 ans, Sofi Oksanen, née d'une mère estonienne et d'un père finlandais, affiche sur les photos un visage rond et un



SEPPO SEMULI/AFP

Purge est le troisième roman de l'auteure finlandaise Sofi Oksanen

beau sourire excessivement rouge, auréolé de dreadlocks pourpres et bleus. Après des études de littérature et de dramaturgie à Helsinki, elle a publié son premier roman, *Les Vaches de Staline*, en 2003. *Purge* lui vaut d'avoir été déclarée, en 2009, personnalité de l'année en Estonie. Sorti en français fin août, couronné de plusieurs prix, il se tient en tête des palmarès. Un roman au sujet pourtant âpre, au titre rebutant.

Dans sa cuisine ce matin-là, Aliide a lâché la mouche pour l'ombre dans sa cour. *Purge* peut commencer. Deux femmes en face-à-face, deux générations, à première vue originaires de deux pays hostiles. Zara, l'intru-

se loqueteuse débarquée sous les boulevards d'Aliide, vient de Russie, de Vladivostok, et pourrait être sa petite-fille. Le roman est bâti sur leur confrontation, sur ce qu'elles retiennent de non-dits et d'horreurs, progressivement relatés par flash-back intérieurs de 1944 à 1991 et entrecoupés de lettres. Les songes protègent du regard de l'autre, et surtout de soi-même. Elles n'ont trouvé que ce bouclier-là pour survivre au désespoir qui cerne.

Aliide a vécu l'occupation allemande puis les purges staliennes. La couverture de communiste soumise endossée toutes ces années lui vaut les avanies des vengeurs issus de la

toute fraîche indépendance estonienne. Voilà pour les cailloux contre sa porte, presque dérisoires. Zara est fille de la fin du communisme, emmenée un jour dans une Volga noire pour l'éden occidental où les femmes peuvent s'offrir des bas en soie, croyait-elle. Le voyage a fini à Berlin, dans un bastringue de putes, brutalisée par des mafieux russes qui la traitent en chair à billets, voire en terrain de test à de sordides tatouages.

Derrière la grande histoire, Sofi Oksanen parle de violence sexuelle sur les femmes, de leur résistance silencieuse, de leur tribut aux guerres toujours tu. Sans complaisance. Celles-là n'ont pas l'étoffe d'héroïnes. Amoureuse en pure perte du mari de sa lumineuse aînée, Aliide a vécu par procuration. Tête à claques, elle dégage un relent d'aigreur et d'envie. La violence y fermente: «*Aliide sentait un puissant désir de leur arracher les rides des coins des yeux et les sillons des joues, de les enrouler en pelote et de les renvoyer dans le train qui passait par Narva.*» Zara, transformée en bête apeurée par la violence de son mac, sonne candide. «*Elle n'avait jamais rien su faire, sauf maintenant. Elle regarda le reflet de son corps dans la vitre obscure, son corps penché sur cet homme corpulent, en train d'appuyer sur le visage de l'homme un oreiller*

usé par le sommeil.» L'éveil soudain de qui ne s'est jamais rien permis.

Crachats

Le suspense se vit dans la description des menus gestes du quotidien, avec un naturalisme précis et sensitif. Les corps vibrent avec leur environnement, y prennent une dimension animale. «*Mais maintenant qu'il y avait dans sa cuisine une fille qui dégoûlait de peur par tous les pores sur sa toile cirée, elle était incapable de la chasser de la main comme elle aurait dû le faire, elle la laissait s'insinuer entre le papier peint et la vieille colle dans les fentes laissées par des photos cachées puis retirées.*» La morale même se trouve balayée par l'expérience de l'humiliation. «*On ne peut pas penser des choses pareilles, de mauvaises pensées, [...]. Elle ne voulait pas toucher à cette créature, et elle était dégoûtée, dégoûtée par son propre corps et par le corps de Linda et cette mince pellicule de cire apparue sur sa peau.*» La honte transpire, celle de qui a été le jouet de, la tête dans un seau d'ordures, la peau sous les crachats. La force du texte de Sofi Oksanen se tient là. Son succès dans ce dévidage perlé de souffrances et parfois d'amour, qui tient en arrêt.

Libération

BÉDÉ

Jijé western ou John Ford avec un pinceau

SYLVAIN CORMIER

Jerry Spring. Le beau cowboy ténébreux, le gunslinger élané de Jijé. Jerry le juste et le justicier. Lucky Luke sans rire. Blueberry sans la barbe de trois jours et l'haléine de gnole. Jerry Spring, magistrale série de l'âge d'or de la bédé franco-belge, prépubliée dans l'hebdo *Spirou* à partir de 1954. Prépubliée, faut-il préciser, en couleurs fadasses mal étalées sur le mauvais papier des illustrés de l'époque (*Spirou* est tout chic et glacé, de nos jours). Pis aller dont le jeune lecteur ne se formalisait pas, *bloody hell* non! Bien trop passionnantes, ces aventures; trop fantastiques, ces chevauchées dans l'Ouest mythique. N'empêche qu'on y perdait. On le sait maintenant qu'on a en main *L'Intégrale en noir et blanc* de Jerry Spring. Volume 2, en librairie ces jours-ci. Merveille.

Même une fois repris en albums chez Dupuis, certes mieux imprimés, mieux mis en couleurs, on y perdait encore. On y perdait le véritable grand art de Jijé, la pleine maestria de ce trait lisse, la beauté pure du geste éminemment sensuel: ces jeux d'ombre partout, ces grands aplats noirs, ces ambiances inquiétantes. Il n'y a pas plus génial Jijé que le Jijé de la planche d'origine, le Jijé noir et blanc. Je ne suis pas le premier à le dire, la comparaison est la seule qui tienne, western pour western: le Jijé de la bédé, c'est le John Ford du cinéma. Et le Jerry Spring de l'un est le Henry Fonda de l'autre.

Ce qui n'est pas rien quand on pense que Joseph Gillain, dit Jijé, est un Wallon de la région de Namur. Qu'il n'a connu l'Ouest américain qu'en touriste, touriste à rallonge il est vrai: un grand voyage initiatique qui dura de 1948 à 1950, où le rejoindront les copains Franquin et Morris, fous d'Amérique comme lui (ils étaient tous fous

d'Amérique dans l'Europe libérée par les GI's). Du fantasme à la vérification sur place, à travers mille millions de croquis d'après nature, Jijé a absorbé l'Ouest par les yeux et les doigts. Jerry Spring en ressortira.

Accompagné par le fidèle Pancho, sorte de Sancho Pança mexicain, à la fois faire-valoir comique et commentateur de service, Jerry Spring redresse les torts, protège les innocents et débusque les coyotes à foie jaune. Les quatre histoires proposées dans ce deuxième tome, classiques, sont un peu plus prévisibles que celles de Jean-Michel Charlier pour son Blueberry dessiné par Gir — émule prodigieux de Jijé —, mais ne nuisent en rien au plaisir de lecture, qui est d'abord celui du regard. Ces chevaux qui se cabrent! Ces colts qu'on dégaîne! Jijé était un artiste du mouvement, un as du cadrage. C'était aussi un homme libre. René Goscinny, qui signe ici le seul et unique scénario réaliste de sa carrière, l'a appris à ses dépens: les exemplaires fournis dans la riche section d'intro de *L'Intégrale* le montrent bien, il y a un monde entre le découpage fourni par Goscinny pour *L'Or du vieux Lender* et les planches résultantes de Jijé. Lequel poursuivra l'aventure seul ou avec des scénaristes plus conciliants, dont l'excellent Jacques Lob, jusqu'en 1977. Animateur Jerry Spring, mais aussi Blondin et Cirage, Jean Valhardi, la reprise de Tanguy et Laverdure, et tout un tas de bédés en tous genres: une œuvre riche et variée, trop peu célébrée. L'occasion de la redécouvrir ainsi, en noir et blanc et en contexte, est plus qu'idoine.

Le Devoir

JERRY SPRING - L'INTÉGRALE (2)

Dessins de Jijé, scénarios de Jijé, Lob et Goscinny
Dupuis
Marcinelle, 2010, 240 pages

La grosse femme d'à côté est partie
michel tremblay

Les livres qui ne circulent pas meurent

L'ÉCHANGE

713 MONT-ROYAL EST
MONT-ROYAL
514-523-6389

POLARS

Captivante fin de série

MICHEL BÉLAIR

Décidément, la tendance se maintient: après la dernière enquête du commissaire Winter du Suédois Ake Edwardson, après les adieux déchirants de Kurt Wallander lui-même, voici que c'est au tour de l'impayable inspecteur John Rebus d'Ian Rankin de tirer sa révérence. En fait, Rebus est à une semaine de la retraite lorsqu'un célèbre poète russe, Alexander Todorov, est assassiné brutalement en pleine nuit dans une rue sombre du centre d'Edimbourg. La dernière enquête de l'inspecteur promet de ne pas être tout à fait reposante puisque rapidement un autre cadavre fait surface lorsqu'il se met à gratter sous les apparences avec sa grande alliée, qui devrait d'ailleurs lui succéder, le sergent Siobhan Clarke.

Toujours aussi grincheux et porté autant sur la bière que le whisky, Rebus ne met pas beaucoup de temps à relier son ennemi personnel, le mafieux Morris «Big Ger» Cafferty, aux deux meurtres sur lesquels il enquête. Le lien tient en la présence d'une délégation d'hommes d'affaires russes en visite à Edimbourg. Comme il a vu Cafferty frayer du côté d'un certain Sergueï Andropov qui a assisté à la dernière conférence du poète assassiné, Rebus entrainera son assistant dans un labyrinthe de suspicions dont il ne sortira rien de très gai... Outre les investisseurs russes, des banquiers et même des politiciens semblent impliqués dans le dossier. Bientôt, même le milieu des petits revendeurs de drogue et des prostituées contrôlé par Cafferty est mêlé à l'enquête puisque, à Edimbourg comme souvent ailleurs, tout est lié, comme le dit Rebus.

Comme d'habitude, ce n'est



JOHN LINTON/AFP

Ian Rankin

pas tant l'enquête de Rebus qui attire ici l'attention, malgré ses rebondissements inattendus, mais bien le portrait de société tracé à larges traits par Rankin. L'Ecosse a beaucoup changé; de moins en moins traditionnelle, de plus en plus ouverte sur les marchés du monde à l'heure où elle pourrait bientôt faire le choix de l'indépendance, tout s'y joue. Aussi, lorsque l'on se rend compte que Rebus est suspendu par ses supérieurs au moment où il s'approche du cercle des puissants, l'assassinat du poète russe prendra un sens tout autre. Surtout quand on se mettra à suspecter Rebus d'une autre violente attaque... Une fin de série captivante.

Le Devoir

EXIT MUSIC

Ian Rankin
Traduit de l'anglais par Daniel Lemoine
Le Masque,
coll. «Grands formats»
Paris, 2010, 446 pages

BÉDÉ

De la fée Carabine à Lucky Luke

FABIEN DEGLISE

La reine Zabo, Benjamin Malaussène, les inspecteurs Pastor et Van Thian peuvent aujourd'hui se vanter d'avoir dans leur famille littéraire un célèbre cousin. Et pas le moindre! Lucky Luke, dont la dernière aventure, *Lucky Luke contre Pinkerton*, trouve son origine dans le cerveau délicieusement décalé du père de *La Petite Marchande de prose*, Daniel Pennac, tout comme dans celui d'un autre grand, Tonino Benacquista.

Une rencontre providentielle pour le justicier du Far West qui, neuf ans après le départ de Morris, voit enfin du contenu et de l'intelligence traverser le scénario lors de cette quatrième tentative de faire survivre le héros à son géniteur. Et les fidèles du solitaire, bien entouré ici, ont tout pour s'en réjouir.

L'équipe, avec Achdé au dessin, en était une de rêve. Elle livre ici un récit très actuel dans lequel le vieux personnage, né en 1946 dans les pages du *Journal de Spirou*, récupère facilement ses marques.

Le Devoir

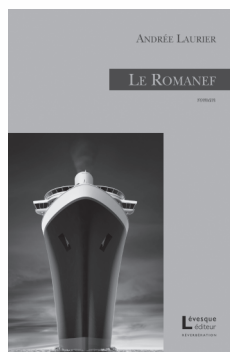
LUCKY LUKE CONTRE PINKERTON

Achdé, Pennac et Benacquista
Lucky Comics
Paris, 2010, 48 pages

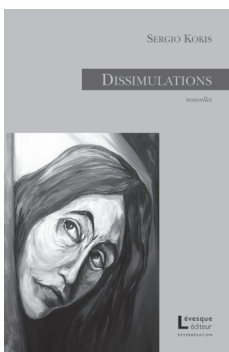


SOURCE LUCKY COMICS

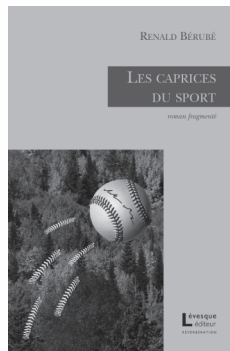
Présentement en librairie



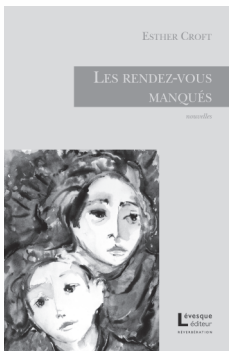
Andrée Laurier
Le Romanef
roman



Sergio Kokis
Dissimulations
nouvelles



Renald Bérubé
Les caprices du sport
roman fragmenté



Esther Croft
Les rendez-vous manqués
nouvelles

DISTRIBUTION: DIMEDIA INC.
Courriel: general@dimedia.qc.ca
Site Internet: www.dimedia.qc.ca

L'évesque
éditeur

UN CADEAU INTEMPOREL

Offrez ce journal d'histoire du Canada à vos proches avec ce coffret réunissant les trois albums du *Boréal Express*.

QUANTITÉ LIMITÉE

642 PAGES, 89,00 \$, ISBN 978-2-89448-637-5

SEPTENTRION.QC.CA
LA RÉFÉRENCE EN HISTOIRE AU QUÉBEC

ESSAIS

Des écrivains pour Noël



LOUIS CORNELIER

C'est un bien beau cadeau que nous fait Marie-Andrée Lamontagne, écrivaine, traductrice et éditrice, en nous offrant ces *Noëls d'écrivains*, un recueil d'extraits de romans, de nouvelles, de contes, de pièces de théâtre et de poésie qui s'inspirent tous du mystère de Noël.

L'ancienne directrice des pages culturelles du *Devoir* a raison: fête chrétienne, mais aussi fait de civilisation, Noël «est un état d'esprit, même en creux, même hors-champ». Or, même si cette fête «a fourni à la littérature un riche matériau», celui-ci est plutôt dispersé ici et là dans les œuvres. En réunissant 42 extraits des œuvres de certains des plus grands écrivains occidentaux (le seul Québécois retenu est André Langevin), Lamontagne nous offre enfin, en un seul volume, un Noël littéraire éclectique, mais substantiel.

Il y a, d'abord, le Noël de la tradition. Prix Nobel de littérature en 1909, la romancière suédoise Selma Lagerlöf, quand elle raconte un Noël de son enfance, n'évoque pas sa hâte de jouer, mais plutôt sa hâte de lire. «On a le droit de tirer une petite table au chevet de son lit et d'y poser une bougie, et puis on a le droit de lire aussi longtemps qu'on le désire», se réjouit-elle en pensant au soir du réveillon. Et cela constitue le plus grand des plaisirs de Noël.» Y a-t-il encore des enfants, aujourd'hui, pour rêver ainsi au plaisir d'une telle lecture libre?

Colette, elle, «un maître de style» qui écrit «le bonheur d'être vivant», selon la belle formule de Lamontagne, évoque, en 1950, sa mère athée qui, attendrie par les croyances de sa petite fille, se prête au jeu de Noël. On retrouve aussi le Dom Balaguère, celui des *Trois messes basses* (1869) de Daudet, expédiant le rite parce qu'il rêve aux dindes, de même que le *Scrooge* (1843) de Dickens, avant sa surexploitation hollywoodienne.

C'est Rainer Maria Rilke, toutefois, qui vole la vedette dans cette première partie. La petite Elisabeth de son conte *L'Enfant Jésus* (1893) émeut profondément. Orpheline maltraitée, elle a pris l'habitude d'aller prier en forêt, au pied d'une statue de la madone. «Si tous les autels du pays n'avaient qu'un seul fidèle de cette sorte», écrit Rilke, *Dieu ne pourrait pas ne pas se pencher sur le monde!* Le soir de Noël, elle décore un petit sapin qui fait face à la statue, pour réveiller avec l'esprit de sa maman morte. «La vaste forêt semblait fêter tout entière la naissance du Christ», suggère l'écrivain, pendant que la petite partage son gâteau avec de grands oiseaux noirs. Mais il fait froid, il neige et la petite rêve, dort... Il est beau, mais triste et déchirant, *L'Enfant Jésus* de Rilke.

Il y a, ensuite, le Noël de la fiction, celui des Pirandello, Christie, Blixen, Capote, Saramago et plusieurs autres. Celui de Maupassant, par exemple, qui fait sourire, avec cette histoire d'un vieux garçon qui, le soir du réveillon, décide de faire la fête en attirant une grosse fille de joie dans sa chambre. Au moment de passer à l'acte, la femme des plaisirs se met à gémir, à se tordre de douleur et finit

par accoucher! Pas grosse pour rien, la belle madame. Notre homme devra assurer la subsistance du petit, né chez lui. «Et voilà pourquoi je ne réveillonnerai plus jamais», conclut-il.

L'impérialisme du Père Noël

«Avant l'arrivée du tonitruant et impérialiste Père Noël», écrit Marie-Andrée Lamontagne, *n'était-ce pas l'Enfant Jésus qui déposait les étrennes dans les souliers des enfants sages?* Le petit Yves Frontenac, alter ego de François Mauriac dans *Conte de Noël* (1938), veut en avoir le cœur net. Il souhaite le voir faire, même si sa mère lui rappelle que Jésus «veut qu'on l'aime sans l'avoir vu». Alors, il reste éveillé, observe et découvre la plus grande des vérités: «Bien sûr, c'était maman qui, après s'être attardée autour de la cheminée, s'approchait de mon lit. Mais Lui vivait en elle: je ne les séparais pas l'un de l'autre: ce souffle dans mes cheveux venait d'une poitrine où Dieu reposait encore.»

Dans une chronique parue en janvier 1909, le romancier et critique anglais G. K. Chesterton présente à ses lecteurs «quelques livres à ne pas offrir à Noël». Plein d'ironie, cet exercice n'est que prétexte pour présenter sa conception du monde. «Privés de l'idée de transcendance, explique-t-il, les gens meurent, et c'est de froid qu'ils meurent.» S'amusant aux dépens d'un ouvrage intitulé *Les Fondements scientifiques du socialisme*, Chesterton réserve une réjouissante claque aux positivistes. «Les vrais fondements de la vie n'ont rien de scientifique», écrit-il. *Au plus profond, les fondements de la vie sont sentimentaux. D'un strict point de vue arithmétique, nul n'est tenu de vivre. Chacun peut mourir demain matin, et sans raison. D'un point de vue sentimental, la plupart des gens éprouvent un très vif désir de vivre — en particulier à Noël.* Bien dit.

Un extrait des *Misérables* (1862), de Victor Hugo, domine la troisième partie de cette anthologie, dont le thème est l'attente de Noël. Exploitée par le couple Thénardier, Cosette est contrainte, en pleine nuit de Noël, d'aller chercher de l'eau à la source, dans la forêt sombre. La peur la paralyse. Le style d'Hugo, lui, dans le noir, brille. «Les forêts sont des apocalypses; et le battement d'ailes d'une petite âme fait un bruit d'agonie sous leur voûte monstrueuse», écrit-il. [...] *Cela se passait au fond d'un bois, la nuit, en hiver, loin de tout regard humain; c'était un enfant de huit ans. Il n'y avait que Dieu en ce moment qui voyait cette chose triste.* La petite, justement, s'écriera «Mon Dieu!», le seau deviendra léger et la peur disparaîtra.

On ne souhaite à personne d'être seul à Noël. Coco Chanel l'a été. Le romancier Michel Déon, qui était son jeune ami, l'a accompagnée. Le délicat récit qu'il tire de cette expérience figure dans la dernière partie de *Noëls d'écrivains*, consacrée au «Noël noir». La vieille dame, ce soir-là, redevenait une petite orpheline. «J'aurais juste aimé un peu de neige», écrit Déon, *quelque chose qui fit croire que cette soirée passée à écouter le monologue d'une vieille dame pathétique ressemblait à un conte de Noël, mais il faisait simplement froid.* Pour se réchauffer, pour n'être pas seul, le romancier lira. Du Giono. L'écrivain préféré de mon frère aîné.

louisco@sympatico.ca

NOËLS D'ÉCRIVAINS

Textes littéraires, choisis et présentés par Marie-Andrée Lamontagne
Médiaspaul
Montréal, 2010, 296 pages

BEAUX LIVRES

Profession: photoreporter

Retour sur images, le livre du photoreporter Jean Rey, s'ouvre sur une mise en scène: quelques carnets de notes, un stylo, un vieux Leica M2, une loupe, des planches-contact. En un mot, l'univers visible et immédiat du photoreporter, tel qu'on l'a longtemps imaginé.

JEAN-FRANÇOIS NADEAU

Caméraman autant que reporter photographe, Jean Rey débarque au Québec en 1967, à l'occasion de la célèbre visite du général de Gaulle. Du Québec, il n'est reparti depuis qu'à l'occasion, comme pour mieux y revenir. Son premier séjour en Amérique française, il en a déjà traité mieux ailleurs, dans un livre intitulé 1967, *le Québec entre deux mondes* (400 Coups).

A 16 ans, à ses débuts, il est apprenti dans un laboratoire. Quand il dispose d'une minute, il part faire des photos. Il se faufile là où d'autres se heurtent à des portes closes. Le voici sur la Croisette, à Cannes, qui cadre un portrait de Marilyn Monroe, tout comme celui d'autres vedettes. Mais cette vie à traquer la lumière des étoiles ne dure qu'un temps.

Nous sommes à l'époque de la guerre d'Algérie. Rey doit revêtir l'uniforme. Ce ne sera pas dans une unité vouée à la photographie qu'il sera soldat, mais bien comme membre actif d'un commando. «Pendant ces mois, j'ai été témoin de scènes insupportables, de comportements minables. Plusieurs fois, j'ai songé à déserter, faire la grève de la faim ou me mutiler.» Il arrive bien à prendre quelques photos sous les drapeaux, mais rien qui ne traduise vraiment la

condition de cette guerre qu'il évoque aujourd'hui.

Au sortir du champ de bataille, ce sera sa vraie entrée dans la profession de photographe et de caméraman. Des commandes lui permettent de réaliser, entre autres choses, des portraits de Joseph Kessel, de Salvador Dalí et de Brigitte Bardot.

Rey séjourne volontiers à l'étranger. Irlande, Israël, États-Unis, Indonésie, Chine, Cambodge, Salvador, Liban... A Londres, il cadre dans la rue un «bobby», le policier anglais, avec une vieille Anglaise à chapeau et son fume-cigarette.

A Saïgon, au Vietnam, une image d'un jeune handicapé tenu doucement entre les bras d'une femme évoque un cliché célèbre d'Eugene Smith. Mais d'une page à l'autre de *Retour sur images*, on regrette que l'éditeur n'ait pas partagé avec Smith ce souci de bien calibrer le noir des images. Dans ce livre, tout est en effet trop gris, par manque de contraste.

Comme il le sait bien lui-même, Rey appartient à l'espèce devenue rare des photoreporters tout à fait libres, capables de partir sans crier gare aux quatre coins du globe.

Mais qu'est-ce qu'un photoreporter aujourd'hui? Cette question, Vincent Lavoie se la pose dans *Photojournalisme*, un livre paru à l'enseigne d'Hazan, une maison filiale de Hachette.



L'étiquette de «photojournalisme», montre l'auteur, renvoie en fait à plusieurs pratiques différentes. À travers les usages de la photographie de presse, on trouve plusieurs courants, dont celui d'un humanisme ou d'un formalisme esthétique, lesquels finissent parfois, malgré eux, par déposséder les sujets autant de leur histoire que de l'horreur dont ils sont les témoins. Mais hier comme aujourd'hui, la fortune de la photo demeure associée essentiellement à «la capture d'un moment emblématique», d'un «moment décisif», pour reprendre l'expression célèbre d'Henri Cartier-Bresson.

Le Devoir

RETOUR SUR IMAGES

Textes et photographies de Jean Rey
Éditions Désiris
Paris, 2010, 120 pages

PHOTOJOURNALISME

REVOIR LES CANONS DE L'IMAGE DE PRESSE
Vincent Lavoie
Éditions Hazan
Paris, 2010, 120 pages

« Absolument incontournable pour ce Noël et en tout temps, pour les petits comme pour les grands! »
ANNE MICHAUD, LE DEVOIR,
11 DÉCEMBRE 2010

LIVRE-DISQUE

LÉO ET LES PRESQU'ÎLES

Conte et chansons de Gilles Vigneault

Illustrations Stéphane Jorisch

Interprètes Fred Pellerin, Diane Dufresne, Robert Charlebois, Claude Gauthier, Clémence DesRochers, Pierre Flynn, Édith Butler et Pascale Bussièrès

Une magnifique fable sur la famille et la solidarité avec Fred Pellerin qui incarne le jeune Léo dans une version audio du conte narré par Pascale Bussièrès, avec Diane Dufresne, Claude Gauthier, Clémence DesRochers, Robert Charlebois, Édith Butler et Pierre Flynn, qui prêtent leurs voix aux personnages. Onze chansons interprétées par ces artistes, dont les classiques *Le vent et la mer*, *Larguez les amarres* et *Au loin sur la mer*, complètent le conte. Un coquillage qu'on porte à l'oreille !



Presses de l'Université du Québec

LES GOUVERNEMENTS MINORITAIRES AU CANADA ET AU QUÉBEC

HISTORIQUE, CONTEXTE ÉLECTORAL ET EFFICACITÉ LÉGISLATIVE

Pier-Luc Migneault

Les gouvernements minoritaires sont-ils aussi efficaces que les gouvernements majoritaires? Par une étude empirique, l'auteur répond à cette question. Il en profite pour dresser l'historique des gouvernements minoritaires et questionne au passage l'attitude des politiciens à leur égard.

138 pages | 25 \$

Feuilletez cet ouvrage au www.puq.ca